

Reconstruction identitaire dans *La carte postale* d'Anne Berest

Beatriz Coca*

Universidad de Valladolid

Résumé: Dans son roman *La carte postale*, Anne Berest se propose la reconstruction identitaire de ses aïeux maternels, les Rabinovitch. Le prétexte qui relance cette recherche identitaire et sa mise fictionnelle n'est autre qu'une carte postale anonyme reçue en 2003 dans le domicile de ses parents. Cette carte présente l'image de l'Opéra et sur le verso sont écrits quatre prénoms : Ephraïm, Emma, Noémie, Jacques, morts à Auschwitz en 1942. En 2019, Anne Berest et sa mère se proposent d'élucider les interrogations qui enveloppent cette carte postale ; l'enquête que sollicite la mise en fiction des données biographiques et chronologiques se double d'une quête identitaire et de mémoire. Sous les apparences d'un polar, le récit présente l'histoire des Rabinovitch voués à l'exode et, donc, à de nouvelles fondations, poussés par les événements marquants du XXe siècle. Dans la conquête du droit à la ressemblance, deux niveaux distincts se font sentir : le regard de l'autre sur les protagonistes et la francité de l'écrivaine. Enfin, les dispositifs fictionnels lui permettent de montrer que le passé est migrant, ainsi que le désir d'appartenance et de ressemblance linguistique et socioculturelle.

Mots-clés: Anne Berest, identité, exode, errance, fondation

Abstract: In her novel *The Postcard*, Anne Berest proposes the reconstruction of the identity of her maternal ancestors, the Rabinovitchs. The pretext which relaunches this search for identity and its fictionalization is none other than an anonymous postcard received in 2003 in his parents' home. This card presents the image of the Opera and on the back are written four first names: Ephraïm, Emma, Noémie, Jacques, who died at Auschwitz in 1942. In 2019, Anne Berest and her mother set out to elucidate the questions surrounding this postcard; the investigation required by the fictionalization of biographical and chronological data is coupled with a quest for identity and memory. Under the guise of a thriller, the story presents

the story of the Rabinovitchs doomed to exodus and, therefore, to new foundations, driven by the significant events of the 20th century. In the conquest of the right to likeness, two distinct levels are felt: the other's view of the protagonists and the Frenchness of the writer. Finally, the fictional devices allow him to show that the past is migrant, as well as the desire for belonging and linguistic and sociocultural resemblance.

Keywords: Anne Berest, Identity, Exodus, Wandering, Foundation

La fictionnalisation du passé

Dans son roman *La carte postale*, Anne Berest se propose la reconstruction identitaire de ses aïeux maternels : les Rabinovitch, mi-russes mi-polonais, contraints de quitter la Russie dans les années 20. En effet, la réception d'une carte postale anonyme le 6 janvier 2003 dans le domicile de ses parents inspire et relance une quête identitaire, mais pour ce faire la protagoniste entreprend avec sa mère, Lélia, une enquête, parce que ses parents morts, en 1942 à Auschwitz, réapparaissent dans la boîte aux lettres soixante-et-un ans plus tard.

D'abord, c'est le format de la carte qui attire l'attention des récepteurs, car elle présente l'image de l'Opéra Garnier, alors que sur le verso ne figurent que ces quatre prénoms : Ephraïm, Emma, Noémie et Jacques, soit : les grands-parents de Lélia, sa tante et son oncle. En effet, le décalage temporel qui régit l'image est plus que remarquable, puisqu'elle a été postée le 04 janvier 2003 comme le prouve le cachet de la poste, bien que la photo date des années 90. Par ailleurs, elle a été écrite en 1993 et rédigée au stylo-bille noir, car si cela avait été fait en stylo à plume, le message serait tombé dans l'oubli, parce qu'il serait effacé. Enfin, le cachet est celui de la poste du Louvre, ce qui se prête à des suppositions quant au tri des lettres anonymes, tout comme à la disponibilité des bureaux de poste ouverts sans interruption les dimanches et les jours fériés. L'apparition de cette carte postale signe, donc, le début d'une enquête qui se double d'une quête identitaire, dans l'espoir de retrouver l'auteur anonyme d'un message arrivé de nulle part.

Comme l'a souvent remarqué Anne Berest, la lettre reçue dans le domicile de ses parents en janvier 2003 sera rangée dans un tiroir et, donc, restée sous silence une bonne durée. Une vingtaine d'années plus tard, la fille de l'écrivaine, Claire, pose une question aussi significative que signifiante au sein d'une famille d'origine juive, et qui va justement relancer l'enquête identitaire des disparus et, partant, une quête à la recherche de la portée du terme *Juif* dans une vie laïque. En effet, le Livre II *Souvenirs d'un enfant juif sans synagogue* s'ouvre sous les échos de cette question capitale :

- Grand-mère, est ce que tu es juive ?
- Oui je suis juive. [...]
- Mais pourquoi tu fais cette tête, ma chérie ?
- Cela m'embête beaucoup ce que tu dis.
- Mais pourquoi ?
- Parce qu'on n'aime pas trop les Juifs à l'école. (Berest 2021 : 203)

Cette anecdote va récupérer la survie de la carte postale et la recherche de la personne qui la leur aurait expédiée : « À partir de ce moment, je me suis lancée dans l'enquête. J'ai voulu coûte que coûte retrouver l'auteur de la carte postale anonyme que ma mère avait reçue seize ans auparavant » (*idem* : 206). L'écrivaine entreprend alors, avec le concours de sa mère, Lélia, l'écriture à quatre mains d'un récit qui se veut la reconstruction identitaire de ses aïeux et, par conséquent, la fictionnalisation sollicitée par le récit.

Il convient d'indiquer que le germe de cette histoire est déjà assez romanesque pour aiguïser l'imagination du lecteur, d'autant plus que la carte était restée dans une boîte en fer dans le but d'apaiser son appel. Dans un autre sens, la maturité de l'écrivaine s'avère fondamentale dans la figuration romanesque du passé : « J'avais atteint cet âge où une force vous pousse à regarder en arrière, parce que l'horizon de votre passé est désormais plus vaste et mystérieux que celui qui vous attend devant » (*idem* : 206). En ce sens, pour construire son témoignage, l'écrivain doit d'abord remémorer son passé pour passer après à l'écriture ; le brassage de motifs et de procédés narratifs avec le concours du vrai et du vraisemblable sont les motifs constituants du témoignage, comme le signale Paul Ricoeur « l'histoire d'une vie ne cesse d'être refigurée par toutes les histoires véridiques ou fictives qu'un sujet raconte sur lui-même » (1985 : 356).

Dans une entreprise de reconstruction identitaire et particulièrement soumise à l'usure du temps, le narrateur-témoin est obligé de prendre du recul dans l'espoir de créer un univers qui lui sera propre, sans négliger la réalité de l'Histoire, de sorte que la fictionnalisation et la narrativité lui permettront de dire ses quatre vérités. Le lecteur reçoit ainsi la reconstruction d'un pan d'histoire distribué en quatre parties :

Livre I- *Terres Promises*. 31 chapitres : p. 07-200

Livre II- *Souvenirs d'un enfant juif sans synagogue*. 13 chapitres : p. 203-331.

Livre III- *Les Prénoms. Une lettre* : p. 335-343

Livre IV- *Myriam*. 43 chapitres : p. 347-502

Or, la refiguration comme source de l'écriture est en étroite relation avec la notion d'invention, et dans le cas qui nous occupe la structure narrative vise à mettre en scène les aléas sur l'enquête identitaire de l'expéditeur, tout en explorant les hypothèses possibles. En effet, l'écrivaine est partie d'une donnée incontournable : la réception

d'une lettre anonyme venue de nulle part, en même temps qu'elle ignore à l'avance si elle parviendra à résoudre cette énigme. Pour ce faire, Anne Berest va rencontrer un détective privé et un graphologue spécialiste des écritures anonymes dans l'espoir d'éclaircir les vicissitudes qui entourent cette carte postale, sans négliger les déplacements qu'elle a faits aussi bien à Evreux qu'à Céreste ; en Normandie où ont été arrêtés ses aïeux et en Provence, le domicile de sa grand-mère Myriam.

Enfin, ces tours et détours conditionnent la structure et la nature de ce roman : récit romanesque, polar, enquête et quête identitaire. La complémentarité qui s'établit entre ces quatre parties n'est que la présence incontournable de Myriam : protagoniste et actant dans le dénouement de cette histoire. Mais cette complémentarité ne serait pas tout à fait complète si ce récit était privé de son air « détectivesque », dont les rebondissements entraînent le lecteur dans le progrès de l'enquête ou de sa stagnation. La reconstruction et l'éclaircissement du passé exhibe toujours sa carte de présentation : l'opéra Garnier et le message d'un expéditeur anonyme : « C'est d'ailleurs ainsi que je l'imaginai, lui, l'auteur anonyme, un être crépusculaire, à la frontière des mondes » (*idem* : 213). Ce trait caractéristique du personnage anonyme, tout comme le débrouillement des données, des informations et des fausses pistes demande de la patience de la part du lecteur, car il va suivre les pas du narrateur-témoin pour constater, enfin, à la page 501 que Myriam, malade d'Alzheimer, est bel et bien l'expéditrice de cette carte postale.

Votre grand-mère avait souvent envie de mettre ses souvenirs par écrit. Mais, avec sa maladie, tout était difficile. Elle écrivait des choses que j'avais du mal à déchiffrer. Il y avait du français, du russe, de l'hébreu. Toutes les langues qu'elle avait apprises dans sa vie, tout était mélangé dans sa tête, vous voyez ? Et puis un jour, elle attrape une carte postale de sa collection - vous savez, sa collection de cartes postales avec des monuments historiques... (*idem* : 501)

La révélation de l'identité s'accompagne des précisions concernant le décalage temporel de la carte postale reçue, mais il est question aussi d'une déclaration si intime qui se double d'une gageure à relever : « Se sachant condamnée à perdre la mémoire, elle m'avait dit : "Il ne faut pas que je les oublie, sinon il n'y aura plus personne pour se souvenir qu'ils ont existé" » (*idem* : 502). Cet aveu renferme, en effet, deux engagements : l'un correspondrait à la sphère de l'intimité, tandis que l'autre viserait plutôt la sphère du collectif dans l'espoir de stopper la force inéluctable de l'oubli :

Voilà ma fille. C'est ainsi que s'achèvent les vies d'Ephraïm, Emma, Jacques et Noémie. Myriam n'a jamais rien raconté de son vivant. Je ne l'ai jamais entendue prononcer le prénom de ses parents ni de ses frère et sœur. Tout ce que je sais, je l'ai reconstitué

grâce aux archives, en lisant des livres, et aussi parce que j'ai retrouvé des brouillons dans les affaires de ma mère après sa mort. (*idem* : 198)

Cette double particularité se poursuit dans la nature de la narration, dans laquelle il serait possible de différencier le récit personnel de Myriam et le collectif de ses parents : les Rabinovitch. La maladie d'Alzheimer sert ainsi à illustrer et à expliquer aussi la défaillance neurologique de la mémoire ; défaillance qui s'avère un prétexte narratif comme c'est le cas de *Pas pleurer*¹ de Lydie Salvayre, qui va donner la voix et récupérer le passé de sa mère Montse dans l'Espagne de 1936, et puis dans la France de l'après-guerre. Or, si la maladie inspire et relance l'écriture, comme l'avoue Lélia - « Myriam a gardé la plupart de leurs secrets. Mais bientôt, il faudra reprendre là où Myriam s'est arrêtée. Et rédiger » (*idem* : 199) -, l'oubli devient, lui aussi, un devoir de mémoire envers les survivants et les disparus.

En effet, ce silence peut être appréhendé comme signe d'autodéfense, soit une protection contre la douleur intime et le regard de l'autre ; enfin une thérapie du silence comme l'appelait Jorge Semprun. Ce serait également une attitude pragmatique, qui irait à l'encontre du penchant de certains témoins qui ont éprouvé très tôt « la nécessité de témoigner », comme le signale Pierre Mertens (2005 : 31). Dans le domaine du collectif, il a fallu du temps pour que l'aveu des survivants ait mérité l'attention du lectorat, comme le remarque Javier Sánchez Zapatero (2010 : 74-76), puisque les gens ressentaient plutôt le besoin de continuer en avant et, donc, d'oublier. Cette disposition s'est certainement renversée lorsque les témoignages ont été beaucoup plus importants depuis les années 70 ; en ce sens, l'entretien *-Se taire est impossible* - entre Jorge Semprun et Elie Wiesel revient sur le devoir de mémoire et sa portée éthique :

E.W. : Combien d'histoires ne sont pas racontées parce qu'il n'y a pas eu de survivants.

J.S. : Combien d'histoires ne sont pas racontées aujourd'hui parce que certains survivants ne parlent pas. Parce que nous sommes une minorité à parler. Quelque soient les efforts, quelle que soit la difficulté, nous sommes une minorité à parler. La majorité des survivants, des revenants, ne parle pas. (1995 : 36)

Or, le projet scriptural d'Anne Berest et de sa mère, Lélia, ne contourne pas cette contrainte, même si elles ne se proposent pas d'offrir un récit de la Déportation ou de la Shoah. Dans la reconstruction identitaire des Rabinovitch, leur disparition à Auschwitz et, comme on vient de le signaler, le silence de Myriam récupèrent le souci qui a toujours guetté certains écrivains déportés, qui s'interrogeaient sur les procédés narratifs convenables à ce besoin impératif de l'échange communicatif : raconter, se faire comprendre et, donc, la disposition à écouter de la part du lectorat. En ce sens, ces mots de Jorge Semprun dans *L'écriture ou la vie* restent très parlants :

« Raconter bien, ça veut dire : de façon à être entendus. On n'y parviendra pas sans un peu d'artifice. Suffisamment d'artifice pour que ça devienne de l'art » (1994 : 165).

On pourrait dire que ce cumul de détails va attraper le lecteur et signer le pacte de lecture. Les vicissitudes d'une carte postale donnent vie à des disparus, mais pour ce faire l'auteure se sert de la disposition narrative des quatre livres qui composent son roman, de sorte que le Livre I- *Terres Promises* contient la recherche en amont des origines des Rabinovitch, alors que Livre IV- *Myriam* représenterait la recherche en aval des signes concernant la thérapie de silence que Myriam s'est imposé, ainsi que la nouvelle fondation qu'elle a faite, signe de peau neuve qui va la protéger et couvrir durant sa vie. Mais, entre ces deux volets, se dresse le Livre II- *Souvenirs d'un enfant juif sans synagogue* ; après avoir inhumé convenablement les Rabinovitch, le récit reprend son souffle après la naissance de Clara, la fille d'Anne Berest. Enfin, la disparition des aïeux se correspond au nouveau souffle vital de la petite Clara, dont les signes identitaires vont être éclairés par le biais des disparus.

C'est ainsi que le lecteur va entendre et écouter les disparus, les survivants et les écrivaines le long des quatre livres, composant la fiction. Mais ces quatre branches sont susceptibles d'être perçues et aperçues en deux grands volets : le premier représentant le roman des Rabinovitch jusqu'à leur arrestation à Évreux en 1942, alors que le deuxième renferme le souci documentaire des écrivaines pour donner vie au passé et éclairer le présent ; en même temps que l'enquête fait une large place à la quête identitaire des descendants, à savoir Anne Berest et sa fille Clara. Enfin, ces deux volets présentent l'histoire d'une saga familiale, dont la seule survivante est Myriam Rabinovitch.

Pour moi il est difficile de faire le lien entre Mirotschka, fille des Rabinovitch, et Myriam Bouveris, ma grand-mère avec laquelle je passais les étés, entre les monts du Vaucluse et la chaîne de Luberon.

Ce n'est pas simple de relier toutes les parties entre elles. J'ai du mal à maintenir ensemble toutes les époques de l'histoire. (*idem* : 492)

Après quatre ans de recherche, réduits à quatre mois dans la fiction romanesque, Anne Berest parvient, de façon tout à fait inattendue à identifier l'auteur anonyme de cette carte postale, lorsqu'elle se rend à Céreste, en Provence, dans l'espoir de rencontrer des gens qui auraient pu connaître Myriam. Ce bref passage à Céreste permet d'offrir une autre facette de la psychologie de Myriam et, qui plus est, sa façon de reconstruire son identité, voire son droit à la ressemblance, puisqu'elle a fait en sorte que l'on croyait toujours à ses origines françaises, comme le suggère Lélia :

Lorsqu'on me demandait d'où venaient mes parents, je répondais. De la Bretagne du côté de mon père, de Provence du côté de ma mère. J'étais moitié bretonne, moitié provençale. La vie était ainsi faite. Myriam n'évoquait jamais de souvenirs qui auraient pu contrarier cette logique. Jamais elle ne disait « autrefois en Pologne » ni « lorsque j'étais enfant en Lettonie », ni « chez mes grands-parents en Palestine ». Nous ne savions pas qu'elle avait vécu dans tous ces endroits. (*idem* : 490)

L'entité de cette fondation identitaire va être balayée sous le poids du passé ; passé d'une consistance labile, puisque le fait de perdre la mémoire récupère certains souvenirs refoulés jadis, tout comme le russe et son alphabet cyrillique, en même temps que son écriture devient malhabile et illisible :

Myriam a oublié le français. Cette langue qu'elle avait apprise tardivement, à l'âge de 10 ans, s'effaça de sa mémoire. Elle ne parla plus que le russe. A mesure que son cerveau déclinait, elle retombait dans l'enfance de sa langue [...]. C'était très compliqué pour Myriam, qui d'une certaine manière, était redevenue une étrangère dans son propre pays. (*idem* : 495-496)

Toujours à Céreste, la protagoniste rencontre Mireille Sidonie, la fille de Marcelle, qui avait connu Lélia. C'est Mireille qui lui conseille de rencontrer Juliette, parce qu'elle s'était occupée de Myriam à la fin de ses jours. Finalement, on lui montre l'ancienne carte postale et Mireille avoue que c'est bien elle qui l'avait postée, mais que Myriam l'avait écrite malgré ses difficultés à le faire. Le lecteur apprend alors qu'elle mélangeait les langues qu'elle avait apprises - « Il y avait du français, du russe, de l'hébreu [...]. Tout était mélangé dans sa tête » (*idem* : 501) - et qu'elle avait pris au hasard une carte postale dans sa collection de monuments historiques et c'est bien elle qui tenait à l'écrire en stylo bille. Dans ce dénouement, le lecteur apprend également que Myriam est décédée en 1995, soit : « huit ans avant l'envoi de la carte postale » (*idem* : 224).

Dans ces tribulations, Juliette oublie la carte postale. Quelques années plus tard, elle part à Paris pour passer les fêtes de Noël et emporte l'objet précieux. C'était l'hiver 2002, et elle la poste en janvier 2003, un samedi et à la poste du Louvre. Ce qui donne sens au cachet de la PPT, au décalage chronologique de l'image et à l'écriture malhabile et aux noms consignés. Enfin, le lecteur comprend bien pourquoi cette carte est adressée à M. Bouveris, puisque Myriam « était redevenue une étrangère » (*idem* : 502).

Ce long parcours et la longue traversée de cette carte postale va de pair avec le travail de longue date des écrivaines Lélia et Anne. Dès le début du roman, le lecteur apprend qu'il est question d'une histoire vraie, mais dont les contours ne sont pas si nets que l'on ne le croirait. Voilà pourquoi le concours de la recherche, l'accès aux

archives, le témoignage des survivants s'avèrent fondamentaux dans cette entreprise de reconstruction identitaire et scripturale, ce qui explique le dialogue entre mère et fille quant aux retrouvailles, le changement du format de l'écriture dans le récit dans le but de montrer le concours de différents documents et intervenants. Dans ce sens, Lélia ne cache pas non plus que Myriam inventait des contes et que, en effet, c'étaient des petites fables concernant son enfance. Ce passé caché et enfoui dans la mémoire va devenir solide par le biais de la documentation, comme le remarque Lélia :

Je suis partie de presque rien, de quelques photos aux légendes indéchiffrables, de bribes de confidences de ta grand-mère jetée sur des bouts de papier, que j'ai retrouvés après sa mort. L'accès aux archives françaises au tournant de l'an 2000, les témoignages de Yad Vashem, et ceux des survivants des camps, ont permis de restituer la vie de ces êtres. (*idem* : 31)

De ce point de vue, la chronologie, notamment celle qui correspond à l'histoire des Rabinovitch en Russie, permet de reconstruire le déroulement des événements : la montée de l'antisémitisme et l'exode qui s'ensuit ; puis en France, le nazisme et l'Occupation, et les conséquences qui en découlent. L'ordre et la durée chronologique s'avèrent fondamentaux dans Livre I- *Terres Promises*, du fait de la complémentarité qui s'établit entre le temps fictif de l'intrigue et le temps de l'histoire. Dans la reconstruction du vécu individuel et collectif, l'écrivaine s'adonne à la tâche de fouiller aussi bien dans sa mémoire personnelle que dans la mémoire collective, constatations qui s'articulent au gré de ses trouvailles, mais aussi à la lumière apportée par les souvenirs du passé, ce qui permet de fragmenter, voire de casser, la ligne temporelle. Cassure et interruptions qui font une large place à l'analyse et à la réflexion, dans l'espoir d'engager le lecteur aussi bien dans la quête que dans l'enquête de la vérité. Le lecteur est concerné par délégation, et donc collaborateur dans la configuration de l'analyse, comme le remarque Philippe Lejeune : « Un récit de vie n'est pas simplement une somme de renseignements [...] : c'est avant tout une structure (la reconstruction d'une expérience vécue dans un discours) et un acte de communication » (1980 : 278).

La reconstruction de l'histoire de Rabinovitch n'est que le prélude d'une œuvre collective et individuelle : « Ces détails sont ceux qui m'ont permis de reconstituer peu à peu le destin des Rabinovitch, et je te rappelle que je suis partie de rien » (*idem* : 67). Dès lors, le lecteur reçoit l'évolution de cette famille, dont les origines sont restées confuses et mêlées, si ce n'est par les données et les informations qu'apportent les archives de Lélia ; informations concernant le passé qui vont se mêler à ce mot perturbateur *juif*. Or, la teneur du passé projette son ombre sur le présent à travers la portée et le sens de ce terme. Comme dans le passé des Rabinovitch, cette famille se trouve partagée entre les gens pratiquants et les non pratiquants, tout simplement

parce que ces derniers sont plutôt conduits par leurs principes républicains et laïcs, bien qu'ils soient signalés par l'autre à cause de leur appartenance juive. En ce sens, le Livre II clôt ce passé familial dramatique pour se tourner sur cette identité juive invisible ; cependant, l'ombre du passé éclaire les empreintes des principes républicains et laïques :

Je suis juive mais je ne connais rien de cette culture. [...] Mes parents nous ne nous ont pas élevés, mes sœurs et moi, dans le judaïsme. Les mythes fondamentaux de mon enfance, ma culture, mes modèles familiaux, appartiennent essentiellement au socialisme laïc et républicain, tel qu'il fut rêvé par une génération de jeunes adultes à la fin du XXe siècle. En cela, mes parents ressemblent à mes arrière-grands-parents. (*idem* : 239-240)

Cette attitude et disposition ne sont pas une originalité des parents d'Anne Berest, elle était plus répandue qu'on ne le croirait. À ce propos, Simone Veil, d'origine juive et survivante d'Auschwitz, rappelle dans son autobiographie *Une vie* sa conception de la laïcité comme le respect de l'autre et, plus particulièrement, de la pratique religieuse, perçue et conçue sous la perspective d'une transmission de certaines valeurs sociales, au-delà de leur portée transcendante.

Dans ma famille, nous étions juifs, patriotes, républicains et laïques. [...] pour les Jacob, la laïcité était la règle depuis des générations. [...] mon père était farouchement attaché à ces principes. La pratique religieuse ne tenait aucune place dans sa vie. [...] Seuls comptaient à ses yeux l'humanisme, les valeurs morales, l'art et la littérature. (2018 : 51)

À travers cette enquête qui remonte jusqu'au début du XXe siècle, Anne Berest retrace le destin de ses ancêtres les Rabinovitch, leur fuite de Russie, leur voyage en Lettonie puis en Palestine, et enfin, leur arrivée à Paris, avec la guerre et son désastre. Seule sa grand-mère Myriam parvient à échapper à la Déportation, elle épouse Vicente Picabia et part en France libre. Enfin, la reconstruction identitaire et l'affabulation romanesque dépassent largement l'anecdote qui a fait naître ce récit.

La reconstruction identitaire ou le droit à la ressemblance

Comme on l'a déjà indiqué, la quête identitaire des descendants reste solidaire des origines de la famille Rabinovitch. Cependant, les racines et le parcours de cette famille - vouée à l'errance et, donc, à l'exil - illustrent que les références identitaires trouvent moins ses fondements dans la religion, bien que celle-ci soit une composante non négligeable. En ce sens, la revendication de sa laïcité de la part de la narratrice récupère, d'une part, non seulement un certain legs d'Éphraïm Rabinovitch - défenseur de la laïcité -, mais, de l'autre, une certaine identité cachée - « une étrange lignée qui puisait sa raison d'être au cœur de la religion » (*idem* :

241).

Cette ambiguïté - acceptation et refus - se poursuit dans l'apparition du mythe fondateur du peuple hébreu dans la double quête entreprise par la narratrice-témoin. En effet, le livre II complète les inquiétudes d'Ephraïm Rabinovitch et les siens. Dans ce sens, il n'est pas du tout étonnant que le livre I s'intitule *Terres promises* et qu'il s'ouvre avec la fête de *Pessah*, pâque juive qui commémore l'exode d'Israël hors d'Égypte conduit par Moïse et Aaron. Certes, le cadre et le contexte est bien différent du récit biblique et, par conséquent, les causes qui précipitent l'exode sont aussi diverses, comme le remarque Nachman à ses enfants : « Il est temps de partir. Nous devons quitter le pays. Le plus vite possible » (*idem* : 21). Il est toujours question de chercher une terre promise.

La symbolique du récit biblique et de la célébration de la pâque juive colore l'ampleur de ce départ : l'errance et les nouvelles fondations qui s'ensuivent, bien que déterminées par les événements marquants du XXe siècle. Tout au début de l'histoire des Rabinovitch, c'est l'antisémitisme régnant en Russie qui précipite le départ, car « la liberté est incertaine ». En avril 1919, Ephraïm Rabinovitch et son épouse Emma Wolf - enceinte de Myriam - se rendent dans la *datcha* des parents d'Ephraïm, Nachman et Esther. Le père de famille se fait écho de l'atmosphère menaçante de l'époque en ces termes : « vent froid, le gel qui va s'abattre, le cauchemar, une odeur de soufre et de pourriture » (*idem* : 21), pour revenir après sur le changement radical quant à la considération sociale survenue. En effet, Nachman se voit dépossédé d'une composante importante de cette entité floue nommée identité.

Avant la Révolution leur père appartenait à la *Première Guilde des commerçants*, c'est-à-dire qu'il faisait partie des rares Juifs qui avaient le droit de se déplacer librement dans le pays. C'était un privilège inouï pour Nachman de pouvoir vivre en Russie comme un Russe. Il avait acquis une belle place dans la société, qu'il veut abandonner pour s'exiler à l'autre bout du monde, dans un pays désertique au climat hostile, et y faire pousser des oranges ? (*idem* : 22)

Le lecteur apprend alors que toute la famille est prête à partir : les parents et Bella en Palestine, Boris à Prague, Emmanuel à Paris, Ephraïm et Emma à Riga, en Lettonie. Cette diaspora n'échappe pas non plus aux contraintes qui ont présidé la vie de Nachman Rabinovitch, de sorte que ses enfants seront voués à des fondations successives à cause de leurs origines juives et de leur talent.

En ce qui concerne l'errance des Rabinovitch, dans un contexte tout à fait dégradé par la menace de la guerre, la réussite et le succès d'un étranger ne font qu'attiser la suspicion et les sentiments d'échec. Ces migrants sont trop vite devenus des notables, mais en 1924 la situation s'aggrave et Ephraïm est considéré *persona non grata* à Riga. Il faut quitter les lieux et partir à nouveau, mais cette fois-ci ce sera en Palestine, parce

qu'ils n'ont pas les moyens économiques. Ce départ devient significatif, puisque les motivations qui l'ont entraîné ne vont pas ébranler ses convictions et, surtout, son espoir de progrès : « Mais Ephraïm l'ingénieur, le progressiste, le cosmopolite, a oublié que celui qui vient d'ailleurs restera pour toujours celui qui vient d'ailleurs. La terrible erreur que commet Ephraïm, c'est de croire qu'il peut installer son bonheur quelque part » (*idem* : 35).

Cependant, la nouvelle destination ne sera qu'une halte sur son chemin. La famille Rabinovitch s'agrandit : le 14 décembre 1925 Itzhaak - Jacques - rejoint ses sœurs Myriam et Noémie. Après 4 ans en Palestine, Ephraïm ressent ne pas avoir accompli son rêve, et en juin 1929 survient un nouveau départ à destination de Paris ; de nouveau, c'est l'Ephraïm entrepreneur qui s'impose et sa réussite économique pourrait bien correspondre à l'expression yiddish *heureux comme un Juif en France*.² Cette situation aisée s'accompagne, d'un côté, de l'acceptation de Myriam et Noémie dans l'enseignement au Lycée Fénélon - institution laïque - et, de l'autre, du rêve d'Ephraïm de se faire naturaliser français et, par conséquent, se doter d'un nom français convenable au nouveau statut : Eugène Rivoche. Mais la fierté du père de famille ne correspond pas du tout avec celle de sa femme : Emma chagrinée par ses doutes.

Mais le bonheur et l'espoir chavire avec la montée du nazisme. Dès février 1936 le climat de suspicion s'empare de la France ; le climat se dégrade pour les Juifs en général et pour Ephraïm, plus particulièrement parce que sa demande de naturalisation est toujours refusée. Cette atmosphère s'accompagne d'un lexique plus que signifiant : « doute, fuir, honte, ça pue la merde » (*idem* : 75). Enfin, l'Occupation de la France, la promulgation des lois raciales et le recensement des Juifs bouleversent certainement le quotidien des gens et, dans le cas des Rabinovitch, Ephraïm et Emma sont vite devenus *invisibles* (*idem* : 101). Ils sont rangés dans une catégorie à *part*. Comme dans le passé de Nachman, le statut d'Ephraïm change complètement, dépourvu de ses terres et de son métier de cultivateur, il est classé « sp », à savoir « sans profession » et transformé en chômeur apatride, qui plus est, « d'origine indéterminée » (*idem* : 102).

Le 13 juillet 1942, Noémie et Jacques sont arrêtés - ils ont 19 et 16 ans -, après ils sont envoyés à Pithiviers. Malgré les efforts et les démarches d'Ephraïm auprès des autorités locales d'Évreux pour prouver qu'ils étaient de bons citoyens, Emma et Ephraïm sont également arrêtés et débarquent à Drancy le 16 octobre 1942 : « Emma et Ephraïm furent gazés, dès leur arrivée à Auschwitz, la nuit du 6 au 7 novembre, en raison de leur âge, 50 ans et 52 ans » (*idem* : 195). Enfin, la phrase de mauvais augure que Nachman avait lancée jadis lors de la *Pessah* est devenue une réalité : « Un jour, ils voudront tous nous voir disparaître » (*idem* : 149).

Malgré sa réalité incontournable, ce sentiment de perte et d'adieu reste compensé par la survie de Myriam Rabinovitch, légataire des signes identitaires de ses parents, de sa sœur Noémie et de son frère Jacques. Elle sera la bénéficiaire

d'un terme très cher aux survivants : avoir de la chance. En effet, elle échappe à la rafle à Évreux et poursuit ses études à Paris, où elle rencontre Vicente Picabia. Ils se marient le 15 novembre 1941, puis elle se remariera et, donc, un nouveau nom de famille apparaît : « “M. Bouveris” c'est “Myriam Bouveris” ma grand-mère. Elle est née Rabinovitch, puis elle s'est mariée à un monsieur Picabia avec qui elle a eu ma mère, puis à un monsieur Bouveris » (*idem* : 223).

Or, l'histoire de Myriam illustre la richesse qui entoure le concept d'identité, susceptible d'être compris comme processus et comme produit, ainsi que le résultat d'une conception collective et individuelle. En effet, l'évolution de Myriam peut être appréhendée comme l'expansion du collectif et du singulier : l'appartenance, la représentation, la reconnaissance, la conformité et la différenciation et, enfin, la reconstruction de soi. En effet, le sentiment d'appartenance reste solidaire d'un emplacement géographique, d'un territoire accueillant des signes identitaires : la famille, la religion, la profession... Dans le cas des Rabinovitch, c'est plutôt le passé en Russie et la religion qui laissent leurs empreintes sur les composants de cette famille. En dehors de la localisation purement géographique, attachée et ancrée à un endroit précis, elle apporte aussi des éléments qui colorent l'identité collective et individuelle, tels que la langue et des symboles qui s'avèrent des marqueurs identitaires. En ce sens, les croyances, les récits... et le rôle social que revêt la pratique religieuse, du fait qu'elle est aussi le support et le cadre des relations sociales, sanctionne la transmission des valeurs et des adhésions significatives pour la personne, tel est le cas du jeune Jacques Rabinovitch - Itzhaak- lorsqu'il reçoit le *Talit* - le grand châle de prière des hommes- de son grand-père en signe de legs indélébile :

Ce cadeau désigne Jacques comme l'héritier spirituel de son grand-père. Emma émue, prend le châle ancestral, râpé par le temps. Et malgré tout, au moment de le ranger dans sa valise, elle sent au bout de ses doigts que ce cadeau pourrait empoisonner son couple. (*idem* : 65)

Le protagoniste de la religion dans cette famille juive est contrasté : la fierté des uns choque contre le refus des autres, de sorte que la stigmatisation de ces composantes ne sera que le résultat du contexte sociopolitique de l'époque. Comme on l'a déjà indiqué, il est fort possible que ce patrimoine devienne problématique, parce qu'il n'est pas partagé par tout le monde, à cause de la montée de l'antisémitisme régnant.

Certainement, les origines russes et hébraïques sont incontournables dans ce récit et vont marquer les protagonistes de cette histoire. L'emplacement géographique s'accompagne d'éléments socioculturels comme la nationalité et les racines, qui s'enfoncent dans une culture bien précise, véhiculée par la transmission des valeurs et

dans laquelle la langue joue un rôle primordial dans l'harmonie de l'individu. Comme on l'a déjà indiqué, la langue peut être également un signe antithétique, c'est-à-dire un élément positif et négatif : il sera positif, lorsqu'il fait preuve de l'intégration de la personne dans une communauté, tel est le cas de Myriam et de Noémie lorsqu'elles sont au lycée Fénélon. En revanche, la langue devient problématique quand elle sert à différencier, comme c'est le cas d'Ephraïm dans son entreprise de se faire naturaliser :

Il fuit tout ce que peut évoquer ses origines étrangères. Avant, il avait honte de prononcer son nom. Maintenant, il évite de le faire. Dans la rue, s'il entend parler russe, yiddish ou même allemand, il change de trottoir. Emma n'a plus le droit de se rendre rue des Rosiers pour faire son marché. Ephraïm travaille à faire disparaître son accent russe. (*idem* : 75)

Or, l'attachement géographique devient le corrélat du lieu de naissance et, par conséquent, de la famille, des mœurs et de la religion qui viennent avec. Le lieu de naissance et les lieux d'origine de la famille restent associés à son vécu et à ses proches, ce qui justifie les références à la famille en Pologne et en Palestine. Enfin, la référence à un territoire devient un important facteur d'identification, puisque l'individu y puise ses racines et ses origines familiales, en même temps qu'il est synonyme de souvenirs et d'événements, qui vont colorer le sentiment d'appartenance d'un individu à ce groupe. Mais l'identité sociale resterait incomplète si elle était privée d'une partie aussi importante que celle de l'identité personnelle : le nom, le prénom, le sexe, la date de naissance, l'âge, le métier..., à savoir la catégorisation faite par l'État qui permet d'individualiser la personne.

Il y a, donc, une forte imbrication entre l'identité territoriale et l'identité collective, mais cette continuité peut être aussi la cause de conflits, lorsque l'harmonie et l'équilibre entre ces composantes se défont. Dans ce cas-là, le sentiment d'exclusion n'est que le résultat d'un décalage : la majorité contre une minorité. Cette particularité introduit un jeu contrasté entre le lieu de naissance, le lieu imposé et le lieu choisi ; ces trois étiquettes ne sont que la conséquence de l'antisémitisme qui entoure la famille Rabinovitch, et les nouvelles fondations qu'elle est obligée de faire à cause de son errance et de son exil forcé. Et dans ce cas, la création de l'identité personnelle se fait d'une façon plutôt choisie et recherchée, car l'individu va façonner son identité en fonction de certaines conventions et aussi au gré de son espoir et de ses attentes.

L'exemple d'Emmanuel Rabinovitch illustre pertinemment ce processus ; obligé de quitter Moscou, sa destination préférentielle sera Paris parce qu'il veut devenir acteur. Installé à Paris, la narratrice-témoin nous apprend qu'il s'est bien intégré dans son milieu, à un tel point qu'il est parvenu à obtenir la nationalité française et qu'il a changé d'onomastique : il s'appelle désormais Manuel Raaby. L'arrivée du cinéma parlant lui oblige à « gommer son accent russe » (*idem* : 56), mais ce sera

le climat social qui accompagne l'Occupation de Paris qui va tout bouleverser et emporter les rêves de jeunesse et, dans ce cas précis, le fait de tenter sa chance à Hollywood :

Aujourd'hui, je regrette de ne pas avoir écouté papa quand il nous a dit de partir en Amérique. J'aurais réussi, comme les Fritz Lang, les Lubitsch, Otto Preminger ou Billy Wilder, qui sont partis au bon moment... J'étais trop jeune, je croyais savoir tout mieux que mon père... (*idem* : 91)

Les attentes qu'éveille un nouvel emplacement correspondent à la disposition d'intégrer les normes et les valeurs qui le régissent ; et ce, non seulement comme signe d'ouverture à autrui et de tolérance par rapport au rejet et la négociation. Ce processus est, certainement, conditionné par le contexte socioculturel de la France depuis 1939 ; la dégradation en Europe se fait de plus en plus pesante ; en 1941, surviennent en France les premiers recensements des Juifs, ce qui les range dans une catégorie à part ; en 1942 le port obligatoire de l'étoile signe le processus d'exclusion et, par conséquent, le non droit à la ressemblance.

C'est ainsi que les Rabinovitch vont se réfugier dans leur ferme à Evreux. Fuyant ce climat parisien présenté comme « atmosphère étrange, douloureuse, chose irréaliste, catastrophée, brutalité », cette famille est submergée aussi bien par le sentiment de perte que d'abandon : « tout ce qui est vécu est déjà perdu » » (*idem* : 96). Cependant, ce sera Lélia qui reprend le relais de ce passé enfoncé dans les brumes de jours noirs de l'Europe :

Myriam est toujours sans nouvelles de ses parents, sans nouvelles de son frère et sa sœur. Mais elle continue de croire, d'espérer. [...]

-Quand ils reviendront de l'Allemagne, leur plus beau cadeau sera de découvrir le bébé. Quatre mois plus tard, le 21 décembre 1944, jour du solstice d'hiver, naît ma mère Lélia, fille de Myriam Rabinovitch et Vicente Picabia. Elle naît au 6 rue de Vaugirard. [...] Elle sait ce que signifie mettre au monde un enfant, loin des siens, dans un pays traversé par le chaos. (*idem* : 435-436)

Enfin, chaque personne met en valeur une donnée, ce qui cautionne le caractère mélangé du terme identité et, qui plus est, son caractère changeant le long de la vie, puisque les contextes et les situations contribuent à privilégier ou, par contre, à escamoter ces composantes. L'ethnie, la culture, la nation sont des identités collectives, alors que le sexe, l'âge, la structure familiale sont des éléments dont chaque individu est le dépositaire. L'identité renvoie aux éléments socioculturels d'un individu ou d'un groupe social, de sorte que l'individu possède une identité qui lui est propre, mais il peut se trouver dans une situation complexe ou difficile

parce qu'il est à cheval entre deux mondes et deux cultures, qui renouvellent le conflit identitaire entre le moi et l'autre : « un monde souterrain, un monde parallèle, encore vivant. Des braises sur lesquelles, il suffit de souffler pour les raviver » (*idem* : 174).

Notes

* Beatriz Coca est professeur de Littérature et de Civilisation française à l'Université de Valladolid. La littérature d'expression française constitue un domaine de sa recherche, axée sur l'altérité, l'exil et l'identité, tout comme l'expression de soi et le témoignage du vécu. Quant à la civilisation, elle s'est aussi intéressée aux différentes manifestations de l'interculturel, telles que l'immigration, l'exil et l'étranger, tout comme à la géographie sentimentale qui en découle. Des axes thématiques, dont la production s'est matérialisée dans des participations à des colloques, des séminaires et dans de différentes publications.

¹ Lydie Sylvaire avoue à propos de sa mère : « Aujourd'hui elle est vieille, le visage ridé, le corps décrépité, la marche égarée, vacillante, mais une jeunesse dans le regard que l'évocation de l'Espagne de 36 ravive d'une lumière que je ne lui jamais vue. Elle souffre de troubles de la mémoire, et tous les événements qu'elle a vécus entre la guerre et aujourd'hui, elle en oublie à tout jamais la trace » (2014 : p.16).

² Au chapitre 18, lors de l'Occupation de Paris, la narratrice rappelle le détournement que les Allemands avaient fait de cette expression : « une expression yiddish est cyniquement détournée pour devenir un slogan nazi, *Glücklich wie Gott in Frankreich* -heureux comme Dieu en France », (p.95)

Bibliographie

- Berest, Anne (2021), *La carte postale*, Paris, Grasset.
- Lejeune, Philippe (1980), *Je est un autre : l'autobiographie de la littérature aux médias*, Paris, Le Seuil.
- Mertens, Pierre (2005), « Ils ont nommé l'innommable », *Magazine littéraire. La littérature et les caps*, n^o 438 : 30-32.
- Ricoeur, Paul (1985), *Temps et récit. III Le temps raconté*, Paris, Le Seuil.
- Salvayre, Lydie (2014), *Pas pleurer*, Paris, Seuil.

Beatriz Coca

Semprun, Jorge (1994), *L'écriture ou la vie*, Paris, Gallimard.

Semprun, Jorge et Elie, Wiesel (1995), *Se taire est impossible*, Paris, Éd. Mille et une nuits.

Veil, Simone (2007), *Une vie*, Paris, Stock.